

Dans la ville éclatée

Les pots cassés de François Bouvier

Yves Rousseau

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22725ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (1993). Dans la ville éclatée / *Les pots cassés* de François Bouvier. *24 images*, (68-69), 78–79.

LES POTS CASSÉS

DE FRANÇOIS BOUVIER

Dans la ville éclatée

PAR YVES ROUSSEAU

Comme les pots du titre, la narration du premier long métrage solo de François Bouvier est très fragmentée, faite de coupes, de retournements, d'oscillation constante entre le rire et le drame. À tel point qu'il faut un certain temps avant de trouver sa place de spectateur devant le récit principal qui, paradoxalement, est assez simple.

Marianne (Marie Tifo), romancière à succès, traverse une crise à la fois créatrice et personnelle. Elle détruit son dernier manuscrit où l'héroïne assassinait un mari qui n'est pas sans rappeler le sien, Robert (Gilbert Sicotte), avec qui elle vit depuis plus de quinze ans. Désespérée, Marianne est sauvée du suicide par Gérard (Marc Messier), autre désespéré, comédien de son état et dès lors follement amoureux de Marianne. C'est à ce moment que les choses se compliquent, le roman déborde sur la vie, la romancière ne sait plus qui elle est, qui elle aime et ce qu'elle fait.

Cette interaction entre l'art et la vie est décidément le grand sujet de François Bouvier et s'il n'a pas cette fois écrit le scénario, on peut dire que le travail de Gilles Desjardins est fait sur mesure pour s'ajouter à cette fresque dépeignant film après film grandeurs et misères de personnages créatifs. Il y avait le vidéaste de *Jacques et Novembre*, le photographe et l'écrivain des *Matins infidèles*, il y a maintenant les écrivains et le comédien des *Pots cassés*. J'aime beaucoup cette cohérence qui est la confirmation d'un univers fort et qui lave le film de tout soupçon de travail de commande anonyme. On a bel et bien affaire à la continuité d'une œuvre qui décrit dans le détail un monde à la fois très montréalais et universel. Cette intégration de la ville comme personnage est d'ailleurs un autre point fort du cinéma de

Bouvier, qui tient la bonne distance entre le naturalisme d'un Forcier et le look publicitaire d'un film comme *Un zoo, la nuit*. Bouvier a toujours su capter la respiration d'une ville comme Montréal, faite de périodes d'assoupissement et de sursauts brusques, aux saisons très contrastées, une ville patchwork, une ville schizophrène, un assemblage de quartiers plus qu'un ensemble homogène, une ville aussi variée qu'une montagne peut être différente d'un fleuve mais qui participe organiquement d'un même ensemble: Montréal. Je crois que c'est ce regard très juste sur la ville qui se répercute sur l'esthétique du film et décontenance le spectateur. Le film, comme la ville, possède plusieurs personnalités parfois contradictoires.

Le début du film est symptomatique de l'alternance constante entre les genres. C'est une scène très impressionnante dans le port. Un navire approche, les personnages s'installent, le quai devient un théâtre où se joue la comédie humaine. La musique de Robert M. Lepage colore l'image d'un intense sentiment d'étrangeté. Il y a du drame dans l'air mais le personnage de Gérard fait basculer le film dans le comique. La rupture est brutale. Retour au drame lorsque la «suicidée» rentre au bercail au petit déjeuner. Robert, personnage inquiétant, ex-prodige littéraire qui s'est recyclé dans la finance ramène le film au drame, tandis que les interventions de Gérard tirent vers la comédie. Il faut se plier à ce jeu si on veut pleinement jouir des *Pots cassés*, mais c'est parfois difficile et on se retrouve dans la peau de Marianne, parfois aussi paumés qu'elle, ne sachant plus distinguer les saveurs du film qui gagnerait à afficher plus nettement ses couleurs sur ce plan. Plus qu'une comédie

dramatique, *Les pots cassés* est une comédie noire, qui flirte avec le grand frisson, ces fameux pots cassés ne sont pas seulement à prendre comme la métaphore des conséquences de nos actes mais représentent aussi les urnes qui retiennent les cendres des morts. Mais le choix entre le rire et le drame n'est pas toujours clairement affiché, comme si le film se dérobait parfois et n'osait pas développer tout son potentiel comique ou dramatique.

L'autre problème qui handicape *Les pots cassés* est d'ordre scénaristique et afflige une grande partie du cinéma de fiction québécois. Je l'appellerais le syndrome du «quand j'étais petit(e)...». Il s'agit de cette manie qu'ont les personnages de soudain se mettre à dériver sur des souvenirs d'enfance nostalgiques et cuculs (et dans *Les pots cassés* il y a même des souvenirs de souvenirs) qui semblent essentiels aux scénaristes mais emmerdent profondément le spectateur. Déjà que dans la réalité si vous supportez les souvenirs d'enfance de quelqu'un plus de cinq minutes sans chercher à changer la conversation, c'est que vous en êtes irrémédiablement amoureux, imaginez comment ça peut être rasoir de la part d'un personnage de cinéma qu'on connaît depuis une demi-heure et qui vous assomme de son passé, triste ou glorieux, mais qui n'est jamais actualisé par l'image, parce que

PHOTO: BRUNO MASSENET



Gérald (Marc Messier) et Marianne (Marie Tifo). Un film qui oscille constamment entre le rire et le drame.

les flashes-back lointains ça coûte cher.

Mis à part ce passif, *Les pots cassés* reste un film très finement ciselé, qui passera bien l'épreuve du temps; ce qu'il perd en lisibilité immédiate, il le gagnera aux visionnements subséquents, comme le font souvent les films de Jacques Rivette. La musique de Robert M. Lepage est la meilleure dans un long métrage québécois depuis des lustres et la direction photo de Philippe Lavalette possède une rigueur toute japonaise qui pose un regard presque entomologique sur les personnages, qui sont parfois comme épinglés dans un plan.

Dire que *Les pots cassés* trace un autre de ces portraits de petits-bourgeois en

crise existentielle si chers à nos cinéastes (et nos institutions) ne serait pas juste envers le film. On y retrouve la griffe particulière de François Bouvier, dont il faut saluer le travail sur un genre qui n'est pas de tout repos. Sa direction d'acteurs est impeccable et les personnages sont bien rendus par leurs interprètes, qui doivent lutter contre le scénario. Même s'il est question de couple, il s'agit plutôt d'une histoire de famille, comme si Marianne et Robert étaient des frère et sœur incestueux qui jouent à se reconquérir par des bravades qui rappellent l'univers de Réjean Ducharme. Je ne sais trop pourquoi, mais le cinéma québécois parle toujours de famille. Il faudra y revenir. ■

LES POTS CASSÉS

Québec 1993. Ré.: François Bouvier. Scé.: Gilles Desjardins. Ph.: Philippe Lavalette. Mont.: André Corriveau. Mus.: Robert M. Lepage. Int.: Marie Tifo, Gilbert Sicotte, Marc Messier, Louise Deslières, Jean-Marc Parent. 87 minutes. Couleur. Prod.: Les Productions du Lundi matin. Dist.: Les Films Allegro.